

# La haine du mariage est-elle soluble dans Les Contemporaines ?

Françoise Le Borgne

► **To cite this version:**

Françoise Le Borgne. La haine du mariage est-elle soluble dans Les Contemporaines?. Etudes ré-tiviennes Revue de la Société Rétif de La Bretonne, Société Rétif de La Bretonne, 2018, p. 97-113. hal-02146576

**HAL Id: hal-02146576**

**<https://hal.uca.fr/hal-02146576>**

Submitted on 4 Jun 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La haine du mariage est-elle soluble dans *Les Contemporaines* ?

Il faut que le mariage soit une terrible chaîne ! Heureusement, les jeunes filles en ont envie, et les jeunes garçons naïfs, sans expérience, s'y laissent prendre par la curiosité, l'espérance d'un bonheur durable<sup>1</sup> [...].

À Pierre Testud, éditeur infatigable des *Contemporaines* et de tant d'autres œuvres de Rétif, en gage d'admiration et d'amitié.

Indissociable de son union désastreuse avec Agnès Lebègue, la réflexion de Rétif sur le mariage a trouvé dans *Les Idées Singulières* un premier cadre propice à son élaboration<sup>2</sup> ; préparée par *Le Pornographe* (1769) et *La Mimographe* (1770), elle a abouti dans *Les Gynographes* (1777) à la promotion d'un modèle conjugal fondé sur la soumission absolue de la femme à l'autorité de son mari et au contrôle de la communauté. Pour radical qu'il soit, ce projet utopique n'est pas sans rapports avec la conception du mariage qui s'impose à la fin de l'Ancien Régime et sous la Révolution. Désignée par Anne Verjus comme un « conjugalisme<sup>3</sup> », cette définition du mariage repose elle aussi sur un éloge de la soumission féminine au nom de la solidarité et de la complémentarité des époux. Dépendante de l'homme, vouée à l'éducation des enfants, l'épouse doit se consacrer au bien-être de sa famille et favoriser ainsi l'exercice de la citoyenneté par son mari.

Si le projet utopique étend ses ramifications jusqu'en 1789, c'est dans un autre cadre que semble se développer la réflexion rétiviennne sur le mariage à partir de 1779. On la retrouve en effet en filigrane des nouvelles qui composent *Les Contemporaines*, l'unité de cette œuvre foisonnante résidant précisément dans le but affiché « de donner les moyens d'être heureux en ménage<sup>4</sup> ». Dans *Les Gynographes*, Rétif avait noté la nécessité de détailler son propos et d'envisager le sexe faible « dans tous ses états, et dans toutes les conditions » afin « de ne rien dire de vague et d'indéterminé<sup>5</sup> ». La multiplicité des historiettes rassemblées dans *Les Contemporaines*, en variant à l'infini les études de cas puisés dans différents milieux sociaux, a pu lui sembler un moyen idéal d'approfondir son analyse du mariage et d'illustrer de façon très concrète les vertus du conjugalisme.

Il est pourtant difficile de considérer que *Les Contemporaines* constitue une apologie univoque de ce conjugalisme. L'échec conjugal et la haine du mariage font en effet l'objet d'un très grand nombre de nouvelles. À partir d'exemples représentatifs, nous nous interrogerons sur leur signification. Pourquoi Rétif choisit-il de mettre en scène des femmes qui détestent leurs maris et rejettent l'institution conjugale ? Dans quelle mesure les historiettes qui leur sont consacrées s'inscrivent-elles dans son projet officiel ? Sont-elles vraiment de nature à persuader le lecteur ou la lectrice des vertus d'un bon mariage et à leur en révéler le secret ?

Nous verrons dans un premier temps comment la polyphonie narrative met en évidence, dans *Les Contemporaines*, une crise de l'institution conjugale. Nous monterons ensuite

---

<sup>1</sup> Rétif, « 161<sup>e</sup> nouvelle : Les IV petites ouvrières », *Les Contemporaines ou Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent*, Edition critique par Pierre Testud, Paris, Honoré Champion, 2017, tome VII, p. 3724. Toutes les références de pages renvoient à cette édition.

<sup>2</sup> Voir Marie-Françoise Bosquet, « Le drame conjugal dans les utopies rétiviennes », *Etudes rétiviennes*, n° 44, 2012, p. 25-40.

<sup>3</sup> Anne Verjus, *Le Bon mari. Une Histoire politique des hommes et des femmes à l'époque révolutionnaire*, Paris, Fayard, 2010, p. 27 sq.

<sup>4</sup> *Journal de Neufchâtel*, octobre 1781, cité par Pierre Testud, « Introduction », *Les Contemporaines*, 2014, tome I, p. 38.

<sup>5</sup> Restif de La Bretonne, *Les Gynographes ou Idées de deux honnêtes femmes sur un projet de règlement proposé à toute l'Europe, pour mettre des Femmes à leur place, & opérer le bonheur des deux sexes*, La Haie, Gosse et Pinet, Paris, Humblot, 1777, p. 12.

comment Rétif, loin d'abandonner les principes qu'il a énoncés dans *Les Gynographes*, s'efforce de les promouvoir par la mise en perspective de ces discours discordants sur le mariage. Nous nous intéresserons enfin aux « anomalies » qui résistent à cette normalisation, révélant la complexité des *Contemporaines* et l'instabilité relative des motivations de leur auteur.

### **Polyphonie narrative et crise de l'institution conjugale**

Justifié par le projet d'une étude systématique des mœurs contemporaines, le foisonnement narratif des *Contemporaines* se caractérise par une polyphonie qui favorise l'émergence de discours divergents sur le mariage. Cette discordance, habilement exploitée par le romancier qu'est Rétif, peut être lue comme le symptôme d'une crise de l'institution conjugale.

Les témoignages hostiles au mariage ne sont pas rares dans la série et se trouvent même mis en vedette dans *Les Contemporaines du commun*<sup>6</sup>, dans un contexte où il s'agit de relancer l'intérêt du public après le succès des *Contemporaines mêlées*<sup>7</sup>. Les titres des nouvelles explicitement centrées sur la conjugalité annoncent des « femmes qui haïssent leurs maris » (169<sup>e</sup> nouvelle), des « femmes glorieuses/honteuses de leurs maris » (170<sup>e</sup>), de « jolies femmes haïes de leurs maris » (174<sup>e</sup>) ou encore des « veuves contentes/fâchées de l'être » (180<sup>e</sup>). Or dans ces nouvelles qui rassemblent de nombreuses historiettes, celles qui concernent les ménages malheureux sont toujours plus nombreuses que les autres. Ainsi, au début la 180<sup>e</sup> nouvelle, « Les veuve contentes/fâchées de l'être », est établie la liste des contemporaines relevant des deux catégories. La première en comporte quinze et la seconde, une seule, « la jolie graveuse ». « Les autres sont encore à naître » constate malicieusement le narrateur ! Cette complaisance assumée s'explique aisément par le projet délibéré de séduire le lecteur en lui offrant des « productions intéressantes par leur vérité », leur variété et leur singularité<sup>8</sup>. La peinture des mœurs et l'anatomie du cœur humain apparaissent, dans cette perspective, indissociables du romanesque et quoi de plus romanesque que des mariages contrariant une passion antérieure ou engendrant, par une union mal assortie, toutes sortes de péripéties ? Les ressources narratives inépuisables d'un tel sujet sont mises en évidence par la conversation entre le narrateur et la Tilliard, « une imprimeuse en taille douce déjà sur le retour<sup>9</sup> », bavarde impénitente qui lui raconte des histoires de jolies femmes haïes de leur mari. À la fin de chaque anecdote, elle sollicite l'appréciation du narrateur – « Eh bien ! Que dites-vous de ce trait-là<sup>10</sup> ? » - et le narrateur la relance à chaque fois, réclamant des anecdotes toujours plus intéressantes et plus piquantes. Ce dédoublement de l'instance narrative est très révélateur, il souligne l'un des enjeux majeurs de la série : parvenir à surprendre et à séduire le lecteur malgré la saturation que risque d'occasionner l'accumulation des historiettes. Or les malheurs conjugaux constituent une source de potins inépuisables, qui laisse libre cours à la virtuosité narrative en se prêtant à des traitements très divers. Tantôt l'écriture s'inspire de la cruauté limpide des contes de fées, comme dans « La belle étrennière-joujoutière » et « La belle vinaigrière<sup>11</sup> », histoires de filles sacrifiées par des pères pressés de se remarier après leur veuvage, où intervient parfois une tante aussi providentielle que malicieuse. Tantôt c'est dans la tradition leste du fabliau que puise la narration comme dans l'« histoire de la belle coutelière », femme d'un fort tempérament dont les frasques avec le neveu d'un chanoine

---

<sup>6</sup> Voir Yong-Mi Queter, « Le Thème du mariage dans *Les Contemporaines du commun* : entre tradition littéraire, invention narrative et contexte social », *Études rétiviennes*, n° 44, 2012, p. 68.

<sup>7</sup> Voir Pierre Testud, « Introduction », *Les Contemporaines*, 2014, tome I, p. 46.

<sup>8</sup> Rétif de La Bretonne, « Introduction », *Les Contemporaines*, tome I, p. 69.

<sup>9</sup> *Ibid.*, « 174<sup>e</sup> nouvelle : Les jolies femmes haïes de leurs maris », tome VII, p. 4014.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 4024.

<sup>11</sup> Respectivement dans la 170<sup>e</sup> et la 180<sup>e</sup> nouvelle.

donnent lieu à une scène cocasse<sup>12</sup>. Tantôt c'est le conte libertin qui sert de référence à des histoires comme celle de la « belle traiteuse », contrainte d'accueillir dans l'intimité de son couple la femme dont son mari s'est entiché, et la « belle rôti-seuse », dont le mari meurt de l'érotomanie forcenée qu'elle lui inspire – deux anecdotes ponctuées de chansons coquines et dont la « belle amidonnière » salue le caractère « piquant<sup>13</sup> ».

Mais c'est dans la nouvelle plus réaliste, alliant la précision du cadre référentiel et l'anatomie âpre du cœur humain, que l'auteur du *Paysan pervers* excelle. Il nous livre ainsi, à la première personne, des témoignages poignants sur des destinées de femmes mal mariées : la « jolie ceinturière », rendue folle de rage par la colère et la haine contre sa famille qui l'a sacrifiée en la mariant à un « gros garçon de province<sup>14</sup> », la « belle boisselière » qui se sent, entre les mains de son vieux mari, « comme une poupée qu'on habille et déshabille dix fois le jour<sup>15</sup> » ou encore la « jolie papetière » soumise au vilain roux qui l'a « obt(nue) en mariage<sup>16</sup> » :

On me livra et je me trouvai femme comme j'étais venue au monde, sans savoir pourquoi ni comment. Je me comportai machinalement bien, aimant mon mari, ou croyant l'aimer, quoiqu'il fût brusque, maussade<sup>17</sup>.

Motivée par la nécessité d'entretenir la curiosité et l'intérêt du public par des anecdotes variées et intéressantes, au sens fort le plus fort du terme, la présence de ces témoignages hostiles au mariage contribue à mettre en évidence la crise que traverse l'institution conjugale à la fin de l'Ancien Régime. *Les Contemporaines* révèle en effet à plusieurs reprises la diversité des opinions qui s'affrontent à ce propos, soulignant l'absence de consensus autour du « conjugalisme » qu'entend promouvoir Rétif. Le cas de la jolie lotérière, qui amorce la nouvelle consacrée aux « jolies femmes haïes de leurs maris » est révélateur de cette tendance. Le narrateur et la Tilliard, dont nous avons déjà parlé, se rencontrent dans la rue à la faveur d'un attroupement causé par une scène de ménage spectaculaire, que la graveuse résume en ces termes :

« Vous venez de voir cette jeune femme, que son mari traînait par les cheveux, en lui disant : « Ah chienne, tu seras jalouse !... » et qui va le quitter. Elle n'est certainement pas mal ; au contraire, elle est très jolie. C'est la fille d'un quincaillier du quai de la Ferraille ; elle a eu quinze mille francs, argent sec, en mariage, quand elle a épousé ce petit gueux que vous venez de voir la maltraiter<sup>18</sup>.

Après s'être servi de la dot de sa femme pour créer une loterie, le mari est tombé amoureux de Madame Pocimon, la jolie mercière de la 119<sup>e</sup> nouvelle. La jeune épouse est entrée dans une rage folle et le couple en est venu aux mains. Loin de prôner la soumission de la femme à l'autorité maritale, l'opinion soutient manifestement la lotérière et peu s'en est fallu, rapporte la Tilliard, que la Pocimon n'ait été rossée par la foule<sup>19</sup>. Mais le narrateur, tout en réprouvant l'ingratitude du mari, souligne la responsabilité de l'épouse dans l'infidélité de celui-ci :

---

<sup>12</sup> Rétif de La Bretonne, « 180<sup>e</sup> nouvelle : Les veuves contentes/fâchées de l'être », *Les Contemporaines*, tome VII, p. 4196-4197.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 4206.

<sup>14</sup> *Ibid.*, « 169<sup>e</sup> nouvelle : Les femmes qui haïssent leurs maris », p. 3905.

<sup>15</sup> *Ibid.*, « 180<sup>e</sup> nouvelle : Les veuves contentes/fâchées de l'être », p. 4213.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 4222.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 4222-4223.

<sup>18</sup> *Ibid.*, « 174<sup>e</sup> nouvelle : Les jolies femmes haïes de leurs maris », p. 4014-4015.

<sup>19</sup> « La Pocimon s'en est allée, car le monde l'aurait écharpée de colère. » *Ibid.*, p. 4016.

« Je ne suis pas surpris (répondis-je à la narratrice) que Mme Pocimon l'ait emporté sur la femme du lotier : quoique moins jolie, elle vaut infiniment mieux ; elle a un goût exquis, surtout dans la chaussure<sup>20</sup>... »

Cette diversité des points de vue est encore plus nette dans la 24<sup>e</sup> nouvelle des *Contemporaines mêlées*, « L'Amazone, ou la fille qui veut faire un enfant ». Nous sont en effet présentées tour à tour les réactions contrastées que suscite l'aversion viscérale d'Omphale pour le mariage. L'histoire de cette « Amazone » est rapportée au narrateur par un jeune conseiller de Dijon, qui explique comment la jeune fille a refusé systématiquement tous les partis que lui présentaient ses parents :

Elle avait, comme je l'ai dit, une haine, une antipathie pour notre sexe, qui n'avait ni mesures, ni bornes. Le seul homme qu'elle ne haït pas, c'était son père<sup>21</sup>.

Après avoir espéré la marier, le père de la jeune fille a pris acte de son refus et même fini par l'épauler dans son projet d'élever seule l'enfant qu'elle avait conçu, quoi qu'il ne minimise pas la difficulté d'une telle entreprise :

« Omphale, lui répondit-il, vous avez de l'esprit, trop, beaucoup trop pour être une femme ordinaire, mais je ne sais si la dose sera assez forte pour le rôle dont vous vous chargez : tout un public va avoir les yeux sur vous, votre conduite extraordinaire fera rire les uns, excitera l'humeur des autres ; quelques-uns, mais en très petit-nombre, vous admireront, et ceux-là garderont le silence, vous ne les entendrez pas ; les sots, les préjugistes feront taire vos partisans. Prenez donc un courage élevé<sup>22</sup>. »

En réalité, l'hostilité de l'opinion s'est avérée moins forte que prévue puisque le conseiller reconnaît qu'après l'avoir montré du doigt, « toute la ville s'est habituée à voir son action comme elle la voit<sup>23</sup> ». Seul le conseiller et le gouverneur de Dijon persistent dans la condamnation de cette fille-mère. Pour le jeune conseiller, Omphale est « une espèce de monstre<sup>24</sup> » dont l'exemple est extrêmement pernicieux puisque, s'il était suivi, il serait à craindre que les nouvelles amazones n'exterminent tous les hommes, ne conservant que les plus beaux et les plus vigoureux pour la reproduction<sup>25</sup> ! C'est la raison pour laquelle le gouverneur veille à ce qu'Omphale n'encourage pas sa fille à suivre son exemple mais la jeune femme lui refuse crânement cette ingérence :

« C'est un droit que personne n'a, que celui de me faire une pareille défense, et si jamais elle arrive jusqu'à moi, je saurai comment l'accueillir<sup>26</sup>. »

L'aversion pour le mariage apparaît donc plutôt bien tolérée autour d'Omphale, fille d'un riche négociant aux idées, il est vrai, particulièrement larges.

Or cette aversion est loin d'être exceptionnelle : tout « extraordinaire » qu'elle soit, Omphale, d'après le narrateur, « n'est pas la seule fille qui se soit comportée en Amazone ; le même trait est arrivé fort souvent<sup>27</sup> ». Plus fréquent encore apparaît le cas des veuves qui, soulagées d'être débarrassées de leur défunt mari, n'envisagent pas de se remarier même quand elles ont un galant. La seule veuve « fâchée de l'être », la « jolie graveuse », découvre avec étonnement qu'elle constitue une exception : non seulement ses quinze compagnes se

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 4017.

<sup>21</sup> *Ibid.*, « 24<sup>e</sup> nouvelle : L'Amazone, ou la fille qui veut faire un enfant », tome I, p. 542.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 549-550.

<sup>23</sup> *Idem.*

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 541.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 542.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 551.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 552.

réjouissent de leur nouveau statut mais elle rencontre encore vingt-six nouvelles veuves aussi satisfaites qu'elles d'être libérées du joug conjugal<sup>28</sup> !

La lecture des *Contemporaines* tend donc à établir que le mariage est une « terrible chaîne<sup>29</sup> », ce que reconnaît au demeurant le narrateur lui-même. Yong-Mi Quester interprète cette omniprésence de la thématique conjugale dans *Les Contemporaines du commun* comme l'expression non seulement de la crise de l'institution conjugale à une époque où le concubinage se généralise à Paris mais également des doutes de Rétif lui-même sur cette institution<sup>30</sup>. Doit-on considérer en effet qu'il existe une solution de continuité entre le but affiché par Rétif de promouvoir grâce aux *Contemporaines* le bonheur conjugal et sa volonté de rendre compte, par la multiplicité des historiettes, de la réalité du mariage ?

### **La mise en scène apologétique des récits**

Tout en laissant s'exprimer des opinions diverses sur le mariage, Rétif s'efforce manifestement d'orienter la réception de ses nouvelles dans le sens d'une promotion du conjugalisme. À l'échelle de la somme que constitue *Les Contemporaines*, *analogon* littéraire de la société française, il s'agit de surmonter la crise ouverte par le chaos des expériences multiples, contradictoires et souvent ratées, en proposant des perspectives éclairantes, assurant le lien entre l'opacité du réel et la perfection de l'utopie.

Cette volonté de ressaisie du sens de l'œuvre en conformité avec les principes exprimés dans *Les Gynographes* se manifeste clairement dans « Les IV petites ouvrières » (161<sup>e</sup> nouvelle) où le narrateur réaffirme son projet apologétique :

Voilà cent soixante-une nouvelles, dans lesquelles je propose, tantôt un moyen de bien choisir, tantôt celui de se bien conduire après le choix et le mariage. Mais les abus sont si multiples que je suis encore loin d'avoir indiqué tous les remèdes<sup>31</sup>.

Ainsi, les historiettes relatant des unions malheureuses ne sont-elles pas à interpréter comme autant de témoignages défavorables au mariage mais comme des exemples « d'abus » auxquels il est possible de remédier. Utile précision, que le narrateur a soin d'étayer en rapportant rétrospectivement les nouvelles déjà parues à des mises en gardes ou à des conseils propres à favoriser le bonheur des époux<sup>32</sup>. De même que Rétif confiait aux femmes, dans l'utopie des *Gynographes*, le soin d'instruire les femmes de leurs devoirs et à ses épistolières le soin de promouvoir le projet de règlement utopique<sup>33</sup>, il charge ses jolies contemporaines de prouver, en acte et éventuellement à leurs dépens, le bien fondé du conjugalisme.

Les abus que les nouvelles mettent en évidence concernent au premier chef les dangers d'une éducation mal entendue. Rétif a déjà insisté, dans *Les Gynographes*, sur l'importance de l'éducation des filles puisque c'est sur elle que repose le bonheur de leur famille<sup>34</sup>. Le couvent y était déjà dénoncé comme une institution corruptrice à travers l'exemple de Septimanie. Dans *Les Contemporaines*, cette mise en garde est confirmée par l'exemple de « La Duchesse, ou la femme sylphide » (195<sup>e</sup> nouvelle), qui n'a acquis au couvent qu'une dévotion superficielle et une habitude de la compagnie féminine ne la prédisposant en rien à

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, « 180<sup>e</sup> nouvelle », tome VII, p. 4248 *sq.*

<sup>29</sup> *Ibid.*, « 161<sup>e</sup> nouvelle : Les IV petites ouvrières », p. 3727.

<sup>30</sup> Yong-Mi Quester, art. cit., p. 74.

<sup>31</sup> Rétif de La Bretonne, « 161<sup>e</sup> nouvelle : Les IV petites ouvrières », *Les Contemporaines*, tome VII, p. 3723.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 3723 *sq.*

<sup>33</sup> Voir mon article, le « rôle de la fiction dans les « Idées singulières » », *Etudes rétiviennes*, n° 29, 1998, p. 37.

<sup>34</sup> Restif de La Bretonne, « 1<sup>er</sup> §. De l'importance de l'éducation des femmes », *Les Gynographes*, éd. cit., p. 22.

son futur rôle d'épouse<sup>35</sup>. Mais c'est bien sûr Omphale qui représente le résultat de la mauvaise éducation à la mode<sup>36</sup> comme le stipule explicitement le récapitulatif présent dans « Les IV petites ouvrières<sup>37</sup> ». Ses parents sont coupables d'avoir encouragé ses dispositions masculines, d'en avoir fait « une savante » et « une chasseresse<sup>38</sup> » ; Madame Massignon en prend conscience au moment où Omphale lui apprend sa grossesse et son projet insensé d'élever seule un enfant dont elle a payé le géniteur et dont elle se proclame propriétaire : « Nous voilà bien punis de notre orgueil<sup>39</sup> !... ».

L'exemple de cette « Amazone » est supposé rappeler aux parents qu'ils ne doivent pas élever leur fille pour se faire plaisir mais pour la préparer à son statut d'épouse en en faisant « un être *essentiellement agréable*<sup>40</sup> » car, selon *Les Gynographes*, ce n'est qu'en s'attachant l'amour de son mari qu'une femme peut espérer être heureuse. Or plaire suppose des qualités morales - douceur, prévenance, réserve, ordre, économie, patience, discrétion, etc<sup>41</sup>. - mais aussi de la propreté et de la coquetterie : sans leur parure, qui ensorcelle les hommes, les femmes seraient bientôt abhorrées, n'hésite pas à affirmer Madame des Tianges, l'auteur du projet. Les déboires des « jolies femmes haïes de leurs maris » sont supposés prouver par l'exemple qu'une épouse qui se néglige est bientôt abandonnée pour une femme que son goût et sa parure toujours renouvelée rendent beaucoup plus séduisante.

*Les Contemporaines*, on le voit, s'adresse autant aux parents qu'aux jeunes gens et aux couples mariés. C'est encore eux que Rétif met en garde au début de la 169<sup>e</sup> nouvelle, « Les femmes qui haïssent leurs maris », contre les mariages de convention :

Le mariage pourrait faire le bonheur du genre humain si l'on y apportait plus de précautions. Mais d'un côté, la jeunesse n'envisage que la passion qu'elle éprouve, et souvent même elle n'est déterminée que par un certain besoin physique, ou la simple curiosité. Les parents, d'autre part, ne considèrent que l'arrangement des biens et ce qui, d'après leurs idées, établit des convenances entre les époux. Mais il est étonnant que personne, ou presque personne d'entre eux, ne fasse réflexion que toutes les convenances sont vaines sans celles des cœurs<sup>42</sup>.

Les exemples rassemblés dans cette nouvelle mettent en évidence l'aversion extrême et souvent fatale que ne peut manquer de produire chez des filles un mari qu'on leur impose quand elles aiment déjà ailleurs. Victimes d'une contradiction insoluble entre passion et convenances sociales, ces malheureuses « perdent leur innocence, ou périssent auparavant de douleur et de dégoût<sup>43</sup> ! ». Quant aux unions fondées sur l'amour-goût, alors même qu'elles semblent à même de prévenir ces obstacles au bonheur conjugal, elles s'avèrent également dangereuses dans la mesure où le goût n'offre aucune garantie quant à la pérennité de l'amour<sup>44</sup>. Cette vérité, bien établie par les récits libertins du dix-huitième siècle, est renforcée, comme le fait remarquer Marie-Françoise Bosquet, par la certitude rétivienne que

---

<sup>35</sup> Rétif de La Bretonne, « 195<sup>e</sup> nouvelle : La Duchesse, ou la femme sylphide », *Les Contemporaines*, tome VIII, 2017, p. 4681 sq.

<sup>36</sup> « Je suis même surpris qu'avec l'éducation qu'on donne actuellement aux femmes, on n'en ait pas tous les jours des exemples. », « 24<sup>e</sup> nouvelle : L'Amazone, ou la fille qui veut faire un enfant », *Ibid.*, tome I, p. 552.

<sup>37</sup> « XIV. Une fille élevée en homme, ou qui en aurait les sentiments, n'est pas propre au mariage : 24<sup>e</sup> nouvelle. », « 161<sup>e</sup> nouvelle : Les IV petites ouvrières », *Ibid.*, p. 3724.

<sup>38</sup> *Ibid.*, « 24<sup>e</sup> nouvelle : L'Amazone, ou la fille qui veut faire un enfant », tome I, p. 542.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 546.

<sup>40</sup> Restif de La Bretonne, « Des abus actuels dans la manière d'élever et de considérer les femmes », *Les Gynographes*, éd. cit, p. 37.

<sup>41</sup> *Idem.*

<sup>42</sup> Rétif de La Bretonne, « 169<sup>e</sup> nouvelle : Les femmes qui haïssent leurs maris », *Les Contemporaines*, tome VII, p. 3895.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 3896.

<sup>44</sup> Voir Yong-Mi Quenter, art. cit, p. 67.

la femme n'a pas un raisonnement assez solide pour choisir son mari par inclination<sup>45</sup>, ce que confirment au demeurant plusieurs nouvelles des *Contemporaines* comme l'histoire de la « belle débitante de tabac » (170<sup>e</sup> nouvelle), odieusement trompée par son séducteur, ou l'histoire de la « jolie lotérière », que nous connaissons déjà et que la Tilliard introduit en ces termes : « voilà comme les filles, souvent, en ne consultant que leur tête, se rendent malheureuses<sup>46</sup> ! »

En ne cachant rien des conséquences dramatiques de choix ou de comportements nuisibles à l'harmonie conjugale, Rétif entend non seulement réaffirmer les principes du conjugalisme mais convaincre les femmes de la nécessité de s'y soumettre et d'accepter avec douceur et complaisance le mari qui leur échoit. L'historiette, déjà présente dans *Les Gynographes*<sup>47</sup>, joue dans cette perspective le rôle d'un apologue que Rétif a soin d'accréditer en présentant ses récits comme autant de témoignages. Dans « Les femmes qui haïssent leurs maris » (169<sup>e</sup> nouvelle) se met en place un relais de parole destiné à persuader Rosalie, la « belle carrossière », qu'il est possible et souhaitable d'aimer le maître sellier-carrossier « fort laid et très grossier<sup>48</sup> » que ses parents lui ont donné en mariage alors qu'elle était amoureuse d'un « fort joli » garçon chirurgien. Par l'entremise de son mari, qui s'avère patient et avisé, elle rencontre une « jolie fripière » qui lui fait part de son expérience et lui présente deux autres femmes ayant, comme elle, réussi à surmonter la répulsion extrême que leur inspiraient des maris qu'elles n'avaient pas choisis. Toutes conseillent à Rosalie de se réconcilier avec son époux en lui accordant « *ce qui fait la paix du ménage*<sup>49</sup> » et en lui donnant un bel enfant, sexualité et maternité s'étant avérés les moyens les plus à même de pacifier leurs relations conjugales. Un *post-scriptum* vient confirmer l'efficacité de cette prescription.

Cette adjonction d'un épilogue aux nouvelles composées d'une suite d'historiettes n'est pas isolée : elle tend à transformer les études de cas en expériences probatoires, conformément à un procédé cher aux Lumières et raillé par Marivaux dans *La Dispute*. La lectrice peut ainsi constater les effets de comportements tantôt favorables, tantôt défavorables aux véritables intérêts de leur sexe. A la fin de la 170<sup>e</sup> nouvelle, « Les femmes glorieuses/honteuses de leur mari », on apprend que les femmes honteuses de leurs maris ont connu un sort misérable : la belle étrennière-joujoutière a été envoyée au couvent ; la belle brodeuse-chasublière a eu un œil crevé par son mari brutal et son amant l'a quittée ; la belle débitante de tabac a été quittée par son amant qui l'a mise sous la dépendance de son laquais de mari. « C'est ainsi, conclut doctement le narrateur, que le vice a toujours une fin malheureuse, quelque motif qu'on ait eu pour s'y livrer<sup>50</sup>. » Même constat en ce qui concerne les veuves « heureuses de l'être » : le sort de ces jeunes femmes, libérées du joug du mariage, indépendantes et généralement chéries d'un amant, semblait d'abord enviable mais, deux ans plus tard, toutes ont connu de graves revers de fortune. Cet usage punitif de la fiction permet au narrateur de réaffirmer les préceptes déjà énoncés dans *Les Gynographes* :

Ces veuves apprirent par leur funeste expérience qu'il n'est d'état légitime que le mariage, ou une honnête viduité [*sic*] nécessitée par la tendresse maternelle, lorsqu'une femme a des enfants, ou lorsque la veuve avait un si excellent mari qu'elle ne peut espérer d'en trouver un pareil. Car alors elle fait bien de ne pas se remarier, puisqu'elle ne rendrait pas heureux un second mari et qu'elle-même serait malheureuse<sup>51</sup>.

<sup>45</sup> Marie-Françoise Bosquet, art. cit. p. 37.

<sup>46</sup> Rétif de La Bretonne, « 174<sup>e</sup> nouvelle : Les jolies femmes haïes de leurs maris », *Les Contemporaines*, p. 4015.

<sup>47</sup> « Vos historiettes mettent souvent en action ce que nous avons mis en précepte », Restif de La Bretonne, *Les Gynographes*, éd. cit., p. 240.

<sup>48</sup> Rétif de La Bretonne, « 169<sup>e</sup> nouvelle : Les femmes qui haïssent leurs maris », *Les Contemporaines*, p. 3896.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 3909.

<sup>50</sup> *Ibid.*, « 170<sup>e</sup> nouvelle : Les femmes glorieuses/honteuses de leurs maris », p. 3939.

<sup>51</sup> *Ibid.*, « 180<sup>e</sup> nouvelle : Les veuves contentes/fâchées de l'être », p. 4256.



La dimension apologétique reste donc prégnante dans *Les Contemporaines* : déclarations d'intention et stratégies narratives permettent d'enserrer la cacophonie que produit la juxtaposition des points de vue singuliers dans un discours normatif inscrit dans la continuité des préceptes utopiques énoncés dans les *Idées singulières*. On peut néanmoins s'interroger sur les limites de cette récupération théorique (et parfois rétrospective) d'historiettes dont le narrateur reconnaît lui-même les fins diverses (anatomiser le cœur humain, peindre les mœurs contemporaines et faire passer aux lecteurs « quelques moments agréables<sup>52</sup> », tout simplement).

### La déstabilisation du dispositif apologétique

Comme le remarque Yong-Mi Quester, Rétif, lorsqu'il rédige ses nouvelles, perd souvent de vue son but didactique pour céder à ses propres fantasmes ou à son goût pour des sujets extraordinaires et curieux<sup>53</sup>. Force est de constater que le cadre normatif voué à la promotion du conjugalisme ne rend pas compte de la totalité des nouvelles rassemblées dans l'œuvre.

Supposée soluble dans *Les Contemporaines*, la haine du mariage risque fort d'être réactivée par certaines historiettes exposées dans la série. Certes, *Les Gynographes* nous prévient qu'il faut une femme parfaite à un homme brutal et plein de défauts<sup>54</sup>. Mais jusqu'où doit-on pousser le sacrifice ? Quelle est la morale de l'histoire de la « belle taille-doucière », l'une des « jolies femmes haïes de leurs maris », qui fait les délices de son époux et contribue à la prospérité de son imprimerie jusqu'à ce qu'il s'éprenne d'une autre femme pour laquelle il se ruine<sup>55</sup> ? Même jeu de massacre dans « Le bourru vaincu par l'amour, ou le vrai secret à donner aux femmes » (96<sup>e</sup> nouvelle). Craignant d'être dominé par sa femme, Malrepos, le « bourru », inflige à sa jeune et docile épouse, Anne, une conduite qui confine au sadisme. Plus il l'aime, plus il la rabroue et l'humilie comme finit par le comprendre sa malheureuse épouse grâce à la lecture du « Journal de [s]es brutalités avec [s]a femme » :

« Vendredi 15, je l'ai repoussée rudement, en lui disant : « Vous êtes haïssable... » Elle m'a répondu : « C'est mon plus grand malheur, de l'être pour vous. »

« Samedi 16, elle arrangeait dans sa chambre ; j'y suis entré, brûlant du plaisir de la voir : elle a tressailli. « Parbleu, Madame, je suis bien horrible, que je vous effraie ! – Votre présence est mon plus grand plaisir... » Et elle m'a baisé les mains. Je l'ai encore repoussée. Il fallait être cheval<sup>56</sup>.

L'angélique patience de Madame Malrepos est finalement récompensée puisqu'au bout de... dix ans le monstre « devint un excellent mari, doux, complaisant<sup>57</sup> » ! Cette nouvelle est rendue troublante par la complaisance du narrateur à l'égard d'un personnage pourtant manifestement odieux, dont la perversité est systématiquement expliquée, voire justifiée. Cette partialité de la narration est relayée par le personnage de Saintamand, double

---

<sup>52</sup> « Il faut varier, quoiqu'en disent les puristes en morale, qui devraient quelquefois se persuader qu'un ouvrage a un but utile dès qu'il a plu et qu'il a fait passer quelques moments agréables. Toutes nos actions ont le plaisir pour terme ; en cela nous sommes tous épicuriens dans la pratique ; si la lecture d'une nouvelle nous a menés jusque-là, elle est utile par cela seule mais c'est une perfection de l'être doublement. » *Ibid.*, « 161<sup>e</sup> nouvelle : Les IV petites ouvrières », p. 3725.

<sup>53</sup> Yong-Mi Quester, art. cit. p. 58.

<sup>54</sup> Restif de La Bretonne, *Les Gynographes*, éd. cit., p. 338.

<sup>55</sup> Rétif de La Bretonne, « 174<sup>e</sup> nouvelle : Les jolies femmes haïes de leurs maris », *Les Contemporaines*, p. 4024

*sq.*

<sup>56</sup> *Ibid.*, « 96<sup>e</sup> nouvelle : Le bourru vaincu par l'amour ou le vrai secret à donner aux femmes », 2016, tome IV, p. 2335.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 2336.

romanesque de Rétif lui-même<sup>58</sup>, qui joue dans la nouvelle le rôle de l'ami et du beau-frère de Malrepos supportant calmement le calvaire que celui-ci inflige à sa propre sœur. Enfin, on ne peut qu'être troublé par le fait que Rétif prête à Malrepos les thèses développées dans *Les Gynographes* lors d'une altercation entre le bourru et une dame parisienne :

Les femmes n'ont qu'une destination : l'obéissance ; elles n'ont qu'un devoir à remplir : plaire à l'homme. Tout le reste est chimère. Une femme insubordonnée est un monstre encore plus intolérable dans la société qu'un enfant qui résisterait à son père et cracherait au visage de sa mère<sup>59</sup>.

Sachant que la « femme-monstre<sup>60</sup> » par excellence, c'est pour Rétif Agnès Lebègue, il est tentant de penser qu'il utilise certaines de ses nouvelles comme exutoire à la rage toujours renouvelée que lui inspire son épouse, au risque de nuire à la crédibilité de ses propres théories.

Cette altération de la cohérence de l'argumentation sous l'effet des passions de l'auteur est également perceptible dans les nouvelles où affleure un autre drame conjugal, celui que traverse sa fille Agnès avec son mari Augé, qu'elle a épousé en 1781 et dont elle se sépare définitivement en 1785 après des années de martyre que Rétif évoquera en 1786 dans la quatrième partie de *La Femme infidèle* puis en 1788 dans *Ingénue Saxancour*. Ces déboires apparaissent déjà dans l'histoire de la « belle brodeuse-chasublière », l'une des femmes « honteuses de leur mari » (170<sup>e</sup> nouvelle). On y retrouve les circonstances de ce mariage désastreux, le rôle néfaste de la tante paternelle qui joue l'entremetteuse, l'hostilité du père à l'union de sa fille avec « le plus borné, le plus insupportable de tous les hommes<sup>61</sup> ». La nouvelle fait l'impasse sur les sévices corporels et moraux que subit la jeune femme, laquelle se contente d'expliquer qu'elle a honte de son mari et qu'elle a pris un amant, que son père reçoit chez lui. Une note de la deuxième édition des *Contemporaines* contribue à expliquer ce revirement du père et sa complaisance à l'égard de l'adultère de sa fille :

En effet, l'homme s'appelait Léchiné, la dame Mlle Dalis. C'est un infâme, et l'on serait tenté d'excuser la belle brodeuse-chasublière<sup>62</sup>.

La « belle brodeuse-chasublière », n'en subit pas moins *in fine* la punition infligée aux « femmes honteuses de leur mari », de façon particulièrement cruelle puisque c'est elle qui se voit abandonnée par son amant après que son mari l'ait éborgnée. Mais cette historiette permet de souligner le hiatus entre la justification officielle d'une œuvre que l'auteur aurait écrite pour faire le bonheur de ses filles en les instruisant de « leur véritable destination<sup>63</sup> » et une réalité conjugale qui rend manifestement impossible une stratégie de pacification du couple fondée sur la soumission féminine comme Rétif le reconnaîtra dans la suite de son œuvre.

Une dernière anomalie mérite d'être commentée dans la suite des « Contemporaines » consacrées à la haine du mariage : il s'agit du cas d'Omphale, l'« amazone » de la 24<sup>e</sup> nouvelle. Le récit de son histoire, on s'en souvient, est délégué à un jeune conseiller, dont la réprobation se manifeste tour à tour par des pronostics angoissés sur la prise de pouvoir par les « amazones » et par une condescendance affichée à l'égard d'Omphale, qui a « conçu[...]

---

<sup>58</sup> Saintamand est l'aîné des huit filles et six garçons d'un « gentilhomme de Puisaie », tous beaux, « bien élevés, et surtout pensant avec noblesse ». *Ibid.*, p. 2319.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 2327.

<sup>60</sup> Tel est le sous-titre de *La Femme infidèle*. Voir à ce propos mon article « L'intimité dévoyée des ménages : le cas de *La Femme infidèle* de Rétif de La Bretonne », *Etudes rétiviennes*, n° 44, 2012, p. 125-142.

<sup>61</sup> *Ibid.*, « 170<sup>e</sup> nouvelle : Les femmes glorieuses/honteuses de leurs maris », p. 3928.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 3929. Dulis est l'un des pseudonyme favori de Rétif et L'Echiné un surnom habituel d'Augé.

<sup>63</sup> « Préface de Timothée Joly à la seconde édition », *Ibid.*, tome I, p. 73.

dans son petit cerveau le dessin de ne jamais se marier<sup>64</sup> » et s'arrange plaisamment avec Bénigne, le garçon jardinier, pour se faire engrosser. Omphale incarne à vrai dire tout ce que dénonce Rétif tant dans *Les Gynographes* que dans *Les Contemporaines*. Pire, elle constitue un contre-exemple embarrassant puisque son parcours tend à prouver qu'une fille élevée comme un garçon peut développer des capacités jugées exclusivement masculines telles que le sang-froid, la détermination et l'absence totale de coquetterie. La jeune fille devrait donc, selon toute logique, être sévèrement punie de son audace. Or il n'en est rien : il est tout à fait significatif que Rétif confie au jeune conseiller le soin de critiquer cette amazone que, pour sa part, il trouve charmante quand il la rencontre dans un parc de Dijon et qu'il tend même à justifier lorsque, contant un autre exemple de célibataire endurcie, il reconnaît qu'« il faut convenir aussi qu'il y a parmi les hommes d'insupportables automates<sup>65</sup> !... ». Rétif est manifestement fasciné par cette héroïne qui cristallise ses fantasmes incestueux puisque le seul homme qu'elle puisse aimer et auquel elle prétend donner un héritier est... son père. Omphale réalise donc à la lettre l'injonction des *Gynographes* qui recommande à la femme de considérer son époux comme un père chéri et réciproquement<sup>66</sup>. Convaincu que sa fille n'a pas conçu son enfant par libertinage, Monsieur Massignon accepte en effet d'adopter sa petite fille et de lui transmettre la fortune familiale. La fascination de Rétif pour Omphale est confirmée par la lecture de *Monsieur Nicolas*, où la rencontre de la belle Amazone, dans le parc de Dijon, donne lieu à des développements romanesques<sup>67</sup>. Nicolas découvre en effet qu'Omphale Cœurderoi est sa parente du côté maternel et que les deux petites filles qui l'accompagnent sont d'une part Edmée-Colette, l'enfant née de ses amours avec Madame Parangon et, d'autre part, Hypsipyle, dont il s'avère le géniteur – ayant joué à son insu, grâce à l'entremise de Gaudet, le rôle de Bénigne, le garçon jardinier de la 24<sup>e</sup> Contemporaine<sup>68</sup> ! Le projet de mariage entre Nicolas et Omphale tourne court mais Rétif rend hommage à la belle amazone, qu'il aurait passionnément souhaité épouser, dans « Mon Calendrier<sup>69</sup> ». Comment cette femme forte et indépendante a-t-elle pu constituer, même fantasmatiquement, pour Rétif une épouse et une mère idéales ? Là encore, on peut penser que son mariage avec Agnès Lebègue, célébré précisément à Dijon quelques mois après la rencontre supposée d'Omphale, constitue un véritable point de rupture. Tout se passe comme si le contre-modèle absolu que cette femme incontrôlable en est venue à constituer pour Rétif avait définitivement conditionné et radicalisé sa vision de la femme et du mariage, jusqu'alors ouverte à différents possibles.

Si l'on considère l'évolution du traitement de la question conjugale à l'échelle de l'œuvre rétivienne, *Les Contemporaines* marque assurément un tournant. Après l'élaboration rigide d'un système conjugaliste qui culmine dans *Les Gynographes*, la série permet de mettre cette doctrine à l'épreuve de la réalité tout en perfectionnant sa promotion, grâce à un système argumentatif propre à frapper toutes les catégories de lecteurs. Même les opinions les plus hostiles au mariage trouvent à s'exprimer dans cette somme foisonnante et polyphonique, mais la structure de l'ensemble vise à ramener les brebis égarées dans le droit chemin en les persuadant de la nécessité d'une soumission absolue des femmes à leurs époux.

<sup>64</sup> « 24<sup>e</sup> nouvelle : L'Amazone, ou la fille qui veut faire un enfant », *Ibid.*, p. 543.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 552.

<sup>66</sup> Restif de La Bretonne, *Les Gynographes*, éd. cit., p. 40.

<sup>67</sup> Rétif de La Bretonne, *Monsieur Nicolas*, édition établie par Pierre Testud, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1989, tome II, p. 38 sq.

<sup>68</sup> *Ibid.*, tome I, p. 655-656.

<sup>69</sup> « Lorsque je la vis à Dijon, sans la connaître, c'était une belle fille, plus âgée que moi de quelques années et mère d'une jeune personne charmante, qui faisait l'admiration et l'étonnement de toute la ville. Omphale était tutrice d'Edmée-Colette... » « Mes Ouvrages », *Ibid.*, tome II, p. 711.

Ce détour par la diversité des témoignages favorise néanmoins l'exploitation narrative de la thématique conjugale dans des registres très divers. À la faveur de témoignages pathétiques à la première personne, Rétif amorce un virage que confirmeront les récits poignants publiés dans *La Femme infidèle* et, surtout, *Ingénue Sanxancour*. Si le récit des déboires conjugaux d'Agnès Rétif est encore présenté dans ce roman comme une « Histoire propre à démontrer combien il est dangereux aux filles de se marier par entêtement et avec précipitation malgré leurs parents<sup>70</sup> » force est de constater que la noirceur de ce récit excède de beaucoup cette visée apologétique et que l'horreur ressentie à la lecture ne peut qu'ébranler les certitudes conjugalistes. « J'ai frémi, reconnaît l'auteur de la préface de l'ouvrage, en lisant des traits véridiques, écrits ingénument par une jeune femme qui peint ce qu'elle a senti, souffert jusqu'au désespoir ». La brutalité du réel, auquel Rétif est confronté par l'entremise de sa fille, et la haine trouble qu'il éprouve pour son gendre<sup>71</sup> font alors définitivement éclater le cadre rassurant, forgé en utopie, dont témoigne encore, malgré quelques fissures, *Les Contemporaines*.

**Françoise Le Borgne**  
**Université Clermont-Auvergne**  
**CELIS**

---

<sup>70</sup> Tel est le sous-titre du roman.

<sup>71</sup> Voir mon article, « « Délation horrible d'un gendre calomniateur, contre son beau-père » L'accusation d'inceste dans l'œuvre de Rétif de La Bretonne », dans Christelle Bahier-Porte et Catherine Volpihac-Auger (dir.), *L'Inceste : entre prohibition et fiction*, Paris, Hermann, 2016, p. 133-155.